

Sibony et les disculpateurs professionnels

Dans son dernier essai, le philosophe se penche sur la "culpabilité perverse" de l'Occidental face à la tentation intégriste. Salulaire. PAR ÉRIC CONAN

Daniel Sibony se sent moins seul depuis que nombre d'intellectuels de culture musulmane, tels Ghaleb Bencheikh ou Abdenour Bidar, dans le sillage du regretté Abdelwahab Meddeb, ont eu le courage de lancer le débat sur les contenus problématiques du Coran qui servent de justifications aux diverses formes de djihadisme responsables de la guerre civile interne au monde musulman. Dans ce nouveau petit livre inspiré de l'actualité, il se penche sur un paradoxe : ces musulmans qui proposent de réformer un Coran contenant « des appels agressifs auxquels il est normal que certains fidèles veuillent répondre, tant que ces appels ne sont pas déclarés obsolètes, ou propres à une époque révolue » ne semblent guère entendus par les responsables politiques européens. Selon lui, ces derniers sont « islamophobes au sens simple du terme ; ils ont peur de l'islam » : « Tout simplement, comme un homme poli en cravate qui a étudié dans sa vie tout conflit, voire toute forte expérience, transpire de peur devant un homme passionné ou violent, qui joue son identité sur un seul geste, qui est prêt à frapper si on le contrarie un peu. » Une peur faite d'ignorance ou d'oubli de ce que produit l'emprise religieuse : « Les Occidentaux qui ne ressassent pas la Bible au quo-

tidien n'ont pas idée de la ferveur agressive et sacrée que cela produit. » Les jeunes djihadistes, les jeunes antisémites, convertis ou pas, exaltent de bonne foi leur « idéologie » : « non sans raison puisqu'elle les porte, elle les soutient, elle leur donne un idéal qui permet d'écraser les petits idéaux ambiants », avec le réconfort d'une « identité qu'on croit supérieure à toute autre ».

Mais, au lieu de voir le programme commun à l'Etat islamique là-bas et à Mohamed Merah ici (« les nœuds cruciaux du Texte touchant les "autres", ceux qui résistent au vrai islam, ces "autres" étant les juifs, les chré-

DANIEL SIBONY est, malgré tout, optimiste. Il salue comme "positive" la "récente déclaration, en 2014, du prince d'Arabie, invitant à envisager de reconnaître Israël".



godony / lestage

tiens », le réflexe dominant de l'Occidental est la « culpabilité perverse », inversion de la certitude coloniale : il se croit toujours tellement supérieur que celui qui l'attaque ne peut être que sa victime ! Il cherche alors des raisons de s'en vouloir. Cette culpabilité « porte sur trois grands thèmes : le colonialisme, la traite des Noirs, les croisades. Or, sur chacun de ces thèmes, le monde arabe a été à la pointe ». Le colonialisme islamique a duré des siècles, sa traite des Noirs fut plus importante en durée et en victimes que celle de l'Occident et les croisades étaient des répliques moyenâgeuses aux conquêtes, au nom du Croissant, des lieux saints de la chrétienté.

"MORALE DE LUXE"

Daniel Sibony, qui voit dans cette « morale de luxe » une forme de mépris, diagnostique un effet de la « charité chrétienne » - « comprendre "l'autre" quoi qu'il fasse » - pour un résultat désastreux. Là-bas, « l'Europe laisse s'éteindre les chrétiens d'Orient par esprit de charité ». Ici, « l'Europe a peur, les musulmans modérés ont peur, et les islamistes de tout bord ne

hannah assouline



Daniel Sibony
Le Grand Malentendu
Islam, Israël, Occident

Le Grand Malentendu. Islam, Israël, Occident.
de Daniel Sibony, Odile Jacob, 190 p., 19,90 €.

Pour Daniel Sibony, l'intégrisme et le déni « produisent à la longue une vraie méfiance envers l'islam. »

cherchent qu'à faire peur ». Lui aussi pense que la majorité des musulmans sont victimes : « En adoptant cette politique inspirée par la peur, l'Europe trahit l'attente de nombreux musulmans, ceux qui sont aussi dans la peur, la même, et qui attendent que des lois démocratiques fermement appliquées les protègent de l'islamisme. » Il parle même du « drame de l'immigration musulmane en Europe », laquelle pensait échapper aux lois de la oumma, mais est livrée, « d'un côté, à des activistes militants, voire violents, et, de l'autre, à des militants du déni, qui cultivent soigneusement l'idée qu'il n'y a pas de problème ».

Pour Sibony, l'intégrisme et le déni « produisent à la longue une vraie méfiance envers l'islam » dans un « cercle vicieux que seule peut arrêter une décision de franchise polie, de fermeté respectueuse et

non une compréhension inclusive, qui croit pouvoir tout inclure tant elle se sent supérieure ». A défaut, et c'est ce qui se passe, « d'infimes minorités peuvent faire peur au plus grand nombre ». Il se montre malgré tout optimiste. Moins du côté européen, qui n'a, selon lui, guère de leçons à donner en matière de protection des juifs, que du côté musulman. « Des versets du Coran demandent aux fidèles de ne pas prendre leurs amis parmi les juifs et les chrétiens ; or, des musulmans ont des amis juifs ou chrétiens, ils peuvent donc transgresser des appels du Coran, tout comme beaucoup boivent de l'alcool, ce qui est interdit. » Il espère donc l'avènement de « dirigeants arabes lucides » qui se dégageraient de l'emprise intégriste et salue comme « positive » « la récente déclaration, en 2014, du prince d'Arabie, invitant à envisager de reconnaître Israël ». ■

La soutane et le bonnet

Prier pour le souverain, implorer Dieu de donner aux gouvernants la tranquillité, à l'Etat la paix et le bonheur aux citoyens, c'est une tradition chrétienne ancienne, héritée du judaïsme, et qui a persisté au long des siècles, de l'Ancien Régime à l'Empire en passant par la Révolution française, et jusqu'à la V^e République. On pourrait remonter aux premiers chrétiens qui auraient prié pour la conservation de l'Empire romain. Cette prière a évolué. Elle s'est transformée. Des formules ont pu se substituer à d'autres. Les changements de régime ont provoqué des ruptures, des adaptations, des accommodements. Vincent Petit raconte les mutations de ces rites et revisite, à travers la liturgie, les relations de l'Eglise et de l'Etat en même temps que les notions de laïcité, de religion, de nation. Par les temps qui courent, et alors que la laïcité est en débat (positive ? combative ? apaisée ?), l'historien nous propose un *God save la France* flanqué, en couverture, d'une image d'un prêtre cheminant la main dans la main avec Marianne. Cette marche allègre de la soutane et du bonnet phrygien, qui



voudrait faire sortir la démocratie de son « désenchantement » en se revendiquant de Tocqueville et de sa « fécondité mutuelle », ressemble fort à un « embrassons-nous, Folleville ». Certes, la prière, dans toutes les traditions religieuses, constitue une forme

de lien social, et la religion peut servir la démocratie. C'est déjà ce qu'affirmait l'auteur de *la Démocratie en Amérique*. Sauf qu'il fallait qu'elles fussent séparées. La dualité de ces deux instances les fait courir au bien public. Mais l'osmose entre les deux fait courir les plus gros risques à l'une et à l'autre. Après comme avant 1905, les passerelles n'ont pas manqué. Et même les plus réticents se sont laissés aller à réclamer à l'occasion le secours du divin (du sacre de Reims au *Te Deum* de Charles de Gaulle à Notre-Dame pour la réconciliation franco-allemande). Reste que c'est encore Tocqueville qui écrit : « J'aimerais mieux enchaîner les prêtres dans leur sanctuaire que de les en laisser sortir. » Manière de dire : chacun chez soi, et les vaches, les fidèles et les électeurs seront bien gardés. ■ SALOMON MALKA

God save la France. La religion et la nation.
de Vincent Petit, éd. du Cerf, 224 p., 19 €.